

Les Empoisonneurs

VIII

LE LIT DE MORT

—Qu'as-tu donc, pauvre sœur ? demanda Clémence. Souffrirais-tu davantage ?

—Non, chère amie, je ne souffre pas davantage, tranquillise-toi. Mais tout à l'heure, pendant que j'étais plongée dans un demi-sommeil, les plus doux souvenirs de ma vie se sont représentés à mon esprit, en tableaux successifs et saisissants. J'ai ressenti le bonheur de mes premières années : la joie pure que je goûtais, lorsque je servais et aimais Dieu comme toi. Tous mes doutes, les mauvaises impressions que la fréquentation du monde et les lectures dangereuses avaient jetées dans mon âme, tout cela a disparu en un clin d'œil. En ce moment je me sens comme renouvelée. Ah ! j'éprouve un grand besoin de Dieu. Je ne veux pas seulement le prier, mais je désire ardemment me réconcilier avec lui.

A ces paroles, prononcées avec un accent pénétré, Clémence, hors d'elle-même, attendrie, se précipita vers sa sœur, l'étreignit dans ses bras, la couvrit de ses baisers et de ses larmes. Sous l'influence de la chaleureuse affection de la jeune fille, Elisa sentit une force nouvelle descendre dans son cœur, il lui semblait être en contact avec Dieu même, à travers le cœur de sa noble et pieuse sœur, et elle le lui dit :

—Ah ! répondit celle-ci, c'est que, vois-tu, j'ai communiqué ce matin ; ton instinct ne te trompe donc pas. Jésus, il y a peu de temps, a fait palpiter mon cœur, et j'ai bien prié pour toi.

—Clémence, reprit Elisa, le premier moment d'émotion passé, achève ce que tu as si heureusement commencé. Il faut que je verse mon cœur avec les fautes de ma vie dans le sein d'un ministre de Jésus-Christ. Je compte sur toi pour amener un prêtre à l'hôtel : le plus tôt sera le mieux.

—Sois sans inquiétude, chère sœur, répondit la jeune fille. Demain, au plus tard, tes vœux seront satisfaits, je te le promets.

—Mais que dira mon père ? et notre mère, ne s'opposera-t-elle pas à cela ?

—Je me charge de tout, répliqua Clémence

en souriant. Ne consens-tu pas à ce que j'agisse en ton nom et comme ta fondée de pouvoir ?

—Oh ! oui, j'ai confiance en toi, bonne amie, comme on a confiance dans les anges.

Le soir même du jour où s'était opéré ce changement merveilleux dans le cœur d'Elisa, Clémence prit sa mère à part, et lui communiqua sans détour le désir exprimé par la malade. La comtesse de Garderel jeta d'abord les hauts cris ; elle alléguait l'impression fatale que cela pouvait propuire sur Elisa.

—Cette impression sera bonne et favorable, répondit la jeune fille. Ce serait pour elle un cruel chagrin, je le sais, de voir son vœu repoussé.

—Fais donc à ta volonté, dit enfin Mme de Garderel. Mais je tiens à ce que ton père soit prévenu, et à ce que rien ne se fasse sans son aveu.

—Telle est bien mon intention, ma mère, répartit Clémence ; et je vais aller sur-le-champ parler à mon père du désir d'Elisa.

Depuis la visite de Félix, M. de Garderel passait une partie de ses journées enfermé dans son cabinet. Quand il le quittait, c'était pour faire une rapide visite à sa fille malade, ou bien pour errer comme un insensé à travers les appartements de l'hôtel. Il n'aimait pas à être distrait de ses sombres réflexions. Aussi, lorsque Clémence frappa à la porte du cabinet, il répondit d'entrer, il est vrai, mais avec une voix tellement rude, que la pauvre enfant sentit son cœur battre à coups précipités dans sa poitrine ; il lui fallut le sentiment du devoir impérieux dont elle s'était chargée, pour trouver la force de tourner le bouton. A peine avait-elle entr'ouvert la porte, que du même ton que tout à l'heure, son père lui demandait ce qu'elle voulait.

La jeune fille, ayant refermé la porte, s'approcha du comte avec un regard si doux, si suppliant, que M. de Garderel n'y put tenir ; du geste il lui indiqua une chaise. Lui-même était assis à son bureau.

Clémence obéit à l'invitation de son père, et commença à exposer le sujet de sa visite.

—Mon bon père, dit-elle en prenant la main du comte qu'elle sentit tressaillir dans les siennes, je viens au nom de notre pauvre malade vous adresser une prière.

—Va-t-elle donc plus mal ? demanda M. de Garderel avec angoisse.

—Non ; mais, ne se sentant pas mieux, elle